

# 1<sup>ère</sup> partie : 5 Articles du bulletin d'information de Sakyadhita International Hiver 2022, Vol. 31 <u>www.sakyadhita.org/resources/newsletters</u>

Traduit de l'anglais par Vén. Fred Cittaguno

# Célébrer les voix des femmes bouddhistes dans la tradition tibétaine

Par Sarah H. Jacoby

Avec Padma'tsho (Southwest Minzu University), Holly Gayley (UC Boulder) et Dominique Townsend (Bard College), j'ai eu l'honneur d'animer un atelier de traduction dédié aux écrits et aux enseignements de femmes bouddhistes



tibétaines, historiques et contemporaines, à l'Université Northwestern en octobre 2022. Cette rencontre était le deuxième Atelier Lotsawa financé par la Fondation Tsadra, avec le soutien de Luce/ALCS et de deux départements de l'Université Northwestern : Études religieuses et Langues et cultures asiatiques. J'ai le plaisir d'annoncer que des enregistrements audio et vidéo de cet atelier sont maintenant disponibles. Je vous invite à partager cette conversation avec nous !

Une impulsion clé pour ce deuxième Atelier de traduction Lotsawa est venue des nonnes bouddhistes de Larung Gar, dans l'est du Tibet, qui ont publié en 2017 une compilation exceptionnelle de 52 volumes d'écrits en langue tibétaine par, pour et sur les femmes bouddhistes. Intitulée Le Grand Trésor du Dharma des Dākinīs, et publiée par l'Ārya Tāre Publishing Committee, cette compilation ouvre de nouveaux horizons pour la traduction de textes bouddhiques à partir du tibétain. Elle comprend un large éventail de genres et de textes à travers les siècles, dont des récits canoniques des premières nonnes bouddhistes, des récits de vie et chants d'expérience d'éminentes femmes bouddhistes au Tibet, des récits de femmes delogs qui voyagent dans les royaumes au-delà de la mort, des travaux de philosophie bouddhiste par des *khenmos* de Larung Gar, des supplications à des divinités tantriques féminines, et des conseils aux nonnes et aux yoginis pratiquant la méditation en retraite. Inspiré par cette richesse d'écrits, le thème de cet Atelier Lotsawa était la traduction de textes tibétains par et sur les femmes à travers les âges, avec des genres allant des textes bouddhistes classiques aux écrits féminins tibétains modernes.

Voici quelques-unes des nombreuses questions que nous avons explorées lors de l'Atelier Lotsawa :

- 1. Quel équilibre devrions-nous trouver entre la fidélité au texte source tibétain et le souhait de créer des communautés bouddhistes inclusives pour l'avenir ?
- 2. Quelles normes et recommandations pouvons-nous établir pour que les traducteurs du tibétain utilisent un langage non genré chaque fois que cela est possible et approprié ?
- 3. Existe-t-il des thèmes, des genres et des différences stylistiques associés aux femmes écrivaines et aux voix féminines dans les textes bouddhistes ? Comment les rendre au mieux en anglais ?

L'atelier a favorisé un esprit de collaboration marqué par des échanges internationaux et intergénérationnels. Les participantes et participants venaient du Bhoutan, d'Inde, de Malaisie, de France, d'Angleterre, du Canada et des États-Unis, et parmi elles et eux se trouvaient de nombreuses femmes tibétaines et himalayennes. Nous avons eu la chance d'accueillir un certain nombre de nonnes bouddhistes remarquables, dont les Vénérables Tenzin Dadon, Damchö Diana Finnegan, Ani Choyang et Karma Lekshe Tsomo. Une autre partie très spéciale de l'événement était la présence de traducteurs et traductrices dédiés aux écrits par et sur des femmes tibétaines, ainsi que des écrivaines tibétaines et himalayennes, dont Kunzang Choden du Bhoutan, Tsering Yangzom Lama du Canada, Nyima Tso de Dharamsala, Kelsang Lhamo de Boston et Tenzin Dickie de Boston.

## Le compte-rendu

L'Atelier Lotsawa a été une expérience immersive et intense de quatre jours, destinée à offrir un soutien pratique aux nouveaux traducteurs et traductrices, et aux étudiants de troisième cycle, à concevoir de nouvelles approches de la traduction de textes bouddhistes du tibétain, à développer un esprit de communauté parmi celles et ceux qui sont engagés dans la traduction, et à fournir un forum aux écrivaines tibétaines et himalayennes pour partager



leur travail. Avant tout, nous avons donné la priorité à des discussions franches et approfondies entre tous les participants - seniors et juniors, pratiquantes bouddhistes et universitaires, traductrices et écrivaines. Pour ce faire, le format de l'atelier de quatre jours a combiné des conférences plénières, des tables rondes et des séances en sous-groupes le matin, les après-midis étant consacrés au travail sur les traductions en cours en petits groupes. Il y a eu trois Sessions d'atelier (qui n'ont pas été enregistrées) au cours du long week-end, de sorte que chaque participant a eu suffisamment de temps pour discuter et avoir des retours sur sa traduction en cours.

Le dialogue d'ouverture entre Sarah Harding et Tenzin Dickie a illustré l'accent large mis sur les femmes, depuis les textes bouddhistes classiques jusqu'à la poésie et la prose tibétaines modernes, qui était la marque de cet atelier. La conférencière inaugurale, Luise von Flotow, a présenté un aperçu historique et méthodologique des études de traduction féministes dans son exposé sur « La traduction féministe et les études de traduction : en flux vers le transnational ». La première séance plénière, intitulée « Réflexions sur la traduction des vies et enseignements des femmes dans la tradition bouddhiste tibétaine », présentait des oratrices qui faisaient le lien entre générations, géographies et identités monastiques bouddhistes, notamment Janet Gyatso et les Vénérables Tenzin Dadon, Ani Choyang, Damchö Diana Finnegan et Karma Lekshe Tsomo.

La deuxième session plénière, intitulée « Perspectives littéraires d'écrivaines tibétaines et himalayennes », a réuni un éventail d'écrivaines tibétaines et himalayennes pour échanger sur leur métier, dont Kunzang Choden, Tsering Yangzom Lama, Nyima Tso et Kelsang Lhamo, et était animée par Tashi Dekyid Monet et Françoise Robin.

Les séances en sous-groupes ont couvert des thèmes classiques et d'avant-garde, dont « Voix de femmes dans les textes tibétains », « Dynamiques de pouvoir dans les dialogues littéraires féminins/masculins », « Traduire les voix issues des marges », « Approches inclusives/féministes de la traduction bouddhiste », « Représentations littéraires et

liturgiques des femmes et du féminin », « Symbolisme Yab yum, hétéronormativité et traduction du yoga sexuel », « Fidélité de la traduction ou intervention : quand les traducteurs devraient-ils éliminer la misogynie, l'expliquer, la reproduire ou refuser de la traduire ? » « Traduire les écrits de femmes contemporaines » et « Les tropes bouddhistes de la masculinité ». On ne s'est pas ennuyé un seul instant !

L'un des temps forts de l'atelier a été une vidéo qui nous a été envoyée directement de Larung Gar à l'occasion de cet atelier par l'éditrice principale du Grand Trésor du Dharma des Dakinis, avec des conseils sur la traduction de certaines parties de la collection. Un autre temps fort a été la lecture du vendredi soir, intitulée « Une célébration des écrivaines tibétaines et himalayennes », organisée à l'Alliance tibétaine de Chicago à Evanston, Illinois. Animée par l'éditrice du site internet High Peaks, Pure Earth², Dechen Pemba, la soirée comprenait des lectures marquantes par Kunzang Choden, Tsering Yangzom Lama, Nyima Tso, Kelsang Lhamo et Tenzin Dickie, agrémentées de délicieuse cuisine tibétaine, de chants et de danses.

Un autre événement très utile a été un partage de ressources le samedi soir, avec des présentations de Jann Ronis sur le Buddhist Digital Resource Center<sup>3</sup>, d'Alex Gardner sur le Treasury of Lives<sup>4</sup> et de Dechen Pemba sur High Peaks, Pure Earth.

Par-dessus tout, tout au long de l'atelier, j'ai ressenti un sentiment de joie de voir tant de traductrices, d'écrivaines et de pratiquantes du Dharma brillantes et inspirantes se réunir pour apprécier l'écriture des femmes tibétaines et himalayennes. J'espère qu'il y aura bien d'autres occasions comme celle-ci!

Sarah Jacoby est professeure associée au Département d'études religieuses de la Northwestern University à Evanston, Illinois, États-Unis. Elle est l'autrice de Love and Liberation: The Autobiographical Writings of the Tibetan Buddhist Visionary Sera Khandro (Columbia University Press, 2014).

## **NOTES**

- 1. Les enregistrements peuvent être trouvés ici : <a href="https://conference.tsadra.org/past-event/the-2022-lotsawatranslation-workshop">https://conference.tsadra.org/past-event/the-2022-lotsawatranslation-workshop</a>
- 2. https://highpeakspureearth.com
- 3. https://www.bdrc.io
- 4. https://treasuryooflives.org

# Amplifier les voix des femmes tibétaines

Par Katarina Stanisavljevic

Des universitaires, traductrices et traducteurs proches et lointains se sont réunis à l'Université Northwestern en octobre de cette année pour le 2e Atelier de traduction Lotsawa organisé par Sarah Jacoby, Padma 'tsho, Holly Gayley et Dominique Townsend. L'atelier, axé sur le thème « Célébrer les voix des femmes bouddhistes dans la lignée bouddhiste tibétaine », a réuni un éventail passionnant des étoiles les plus brillantes du milieu bouddhiste en recherche universitaire, traduction et pensée féministe. J'ai beaucoup apprécié le discours d'ouverture de Lama Sarah Harding et Tenzin Dickie, qui a incité le public à amplifier les voix des femmes tibétaines, à la fois historiques et contemporaines.

Dans son ensemble, la conférence a soulevé trois thèmes principaux qui m'ont particulièrement intéressée. Tout d'abord, les discussions sur la tâche de traduire, et comment la traduction d'œuvres de et sur les femmes tibétaines renforce la voix des femmes et crée des traductions plus équitables et éthiques. Deuxièmement, la conférence a célébré

des écrivaines tibétaines contemporaines. Troisièmement, elle a généré un dialogue sur les questions féministes pour les femmes bouddhistes.

Lors de la première table ronde, nous avons entendu les religieuses respectées que sont Karma Lekshe Tsomo, Choela Tenzin Dadon, Ani Choyang et Damchö Diana Finnegan au sujet d'aspects du pouvoir, de la hiérarchie et des structures oppressives inégalitaires au sein du système monastique et de l'ordination des femmes. Karma Lekshe Tsomo nous a rappelé que « les nonnes sont des agents perturbateurs » et a dit avec justesse qu'on ne donne aucun pouvoir aux femmes, à moins qu'elles ne le créent elles-mêmes. La célèbre universitaire Janet Gyatso a soulevé le sujet de l'essentialisation du féminin et a demandé ce que nous pouvons identifier comme étant les vertus du féminin et des féministes.

Tout au long de l'événement, des séances captivantes en sous-groupes ont bourdonné de questions sur la traduction. Certaines ont discuté du choix des mots et des significations cachées dans l'écriture codée du féminin. Certaines ont discuté de la manière de traduire ou non des passages misogynes dans des œuvres classiques. D'autres ont demandé si, et quand, il était approprié d'omettre ou de commenter le sexisme et les préjugés de genre.

En plus de ce rassemblement dynamique et fertile de présentations et d'ateliers, Sarah Jacoby a ouvert une conversation sur un projet visionnaire : traduire l'anthologie intitulée Le Grand Trésor du Dharma des Dakinis. Cette anthologie est la plus grande compilation à ce jour d'œuvres par et sur des femmes bouddhistes vénérées : 53 volumes rassemblés par des nonnes de Larung Gar, publiés au Tibet en 2017. Les 53 volumes ont été mis à disposition dans le Buddhist Digital Resource Center, une archive en ligne, juste à temps pour l'atelier. Cette collection représente une grande avancée pour combler la sous-représentation des femmes dans une mer de maîtres, enseignants et yogis renommés masculins. Bien que le projet puisse prendre de nombreuses années, sa vision représente un grand pas dans la bonne direction pour mettre en lumière les récits de vie, histoires et enseignements de puissantes femmes bouddhistes à travers l'histoire.

Depuis 2010, Katarina Stanisavljevic pratique la thérapie corporelle Zen Shiatsu, un art de guérison holistique japonais qui combine le système de méridiens et points de la médecine chinoise avec un traitement thérapeutique de toucher manuel. Elle traite des patients au Heartwood Center for Integrative Health and Healing et propose des cours et des séances de guérison personnalisées en ligne. Étudier et pratiquer avec les 5 éléments est un aspect fondamental de son travail avec les patients. Katarina enseigne également le yoga et la méditation aux adolescents dans le cadre d'un programme à but non lucratif au service des jeunes du centre-ville de Chicago. Elle termine ses études de premier cycle à la Northwestern University avec une spécialisation en études bouddhistes. En savoir plus sur www. LivingHeartCentered.com.

# Lotsawa: Notes pour une conférence d'ouverture

Par Sarah Harding

Dans cet atelier, je pense que je représente la vieille école, tandis que ma coprésentatrice Tenzin Dickie représente la nouvelle école et la créativité moderne. Bien sûr, « vieille école » ne signifie pas d'école, pas de formation. Juste se lancer! À certains égards, je suis fière d'être une usurpatrice à succès. J'aurais presque aimé ne pas avoir souillé mon dossier parfait en terminant ma licence à



Naropa, mais c'était irrésistible puisque c'était gratuit et que j'enseignais déjà à des étudiants de second cycle.

Néanmoins, la professeure Jacoby m'a donné des devoirs : lire *Gendered Voices : Medieval Saints and Their Interpreters*<sup>1</sup> [Voix genrées : saints et saintes du Moyen-Âge et leurs interprètes, NdT] édité par Catherine Mooney. C'était très instructif. En fait, je n'ai même pas attendu l'introduction pour avoir ma première épiphanie. Elle s'est produite en lisant l'avant-propos de Caroline Walker Bynum :

Les saints et saintes sont d'étranges sujets de recherche historique. Ils sont, comme le dit le jargon actuel, « socialement construits ». Que l'on parle de *sancti* officiellement désignés ou de ceux vénérés localement sans canonisation papale, il n'y a pas de saint sans public. Façonnée et authentifiée dans une relation complexe entre les autorités cléricales et les adeptes qui propagent sa réputation pour ses vertus et ses miracles, la sainte personne elle-même est perdue de vue presque dès le début.1

Il ne m'a fallu qu'environ 30 ans pour comprendre cela. Mais j'ai continué à chercher, peutêtre stimulée par un vers trouvé au hasard et mal mémorisé qui disait quelque chose comme « ... je la voulais comme amante, je la voulais comme déesse, curieusement j'ai oublié tout ce qu'il y a entre les deux. » Cela ressemblait en quelque sorte à l'histoire de ma vie. J'ai donc cherché désespérément Niguma, Sukhasiddhi et Machik, même si tout ce qui a été écrit par ou sur elles passait par des hommes.

Je doute qu'on s'attende ici à quelque chose de sérieux de ma part, mais je ne peux m'empêcher d'évoquer ma bête noire préférée : l'attribution des réalisations des femmes aux hommes : frères, maris, enseignants. Cela est omniprésent dans toute la littérature tibétaine, et partout ailleurs, et ce jusqu'à nos jours. C'est personnel pour moi à bien des égards. Juste après cette conférence, j'irai à New York pour voir une reprise d'une pièce de ma mère d'il y a cinquante ans. Elle s'intitule « Funny Girl » [La Fille rigolote, NdT]. N'est-ce pas ? C'est ce que vous devez être si vous n'êtes pas prise au sérieux. Si j'y vais et que je dis : « Oh, c'est ma mère, qui s'appelle Mme John Harding, qui a écrit cette pièce », cela ne dira rien d'elle, à part son mariage avec un acteur qui a eu beaucoup moins de succès. Elle est invisible avec ce nom. Sa trentaine de films et de pièces de théâtre, et son travail de pionnière avec la Screen Writers Guild ne seraient pas reconnus. Heureusement, dans ce business, qui est « le » business, les femmes ont droit à un nom de scène, et elle en a choisi un dans sa lignée maternelle, Lennart. Si, par inadvertance, il arrivait que l'on appelle mon père M. Lennart, il faisait la tronche. Le pauvre petit.

La situation n'était pas très différente avec les femmes que je cherchais désespérément dans l'histoire tibétaine. Cherche désespérément Niguma, source de toute une lignée, dont on disait qu'elle était l'épouse de Naropa – son frère, pour l'amour du ciel ! En fait, cette rumeur a été lancée par notre honorable ancêtre, Herbert Günther, sur la base d'un malentendu. C'est ironique, puisque je l'ai entendu, en personne, dire que le problème, avec le milieu universitaire, c'est que les universitaires ne font que répéter les erreurs des autres universitaires. Ensuite, il y a Sukhasiddhi du Cachemire, une ancêtre Shangpa Kagyu à l'histoire apparemment vraie qu'elle a été expulsée de chez elle par son mari à 60 ans pour avoir donné du riz à un mendiant, et a créé une startup de microbrasserie. Puis elle a rencontré un client heureux, le yogi Virūpa, et soudain elle est devenue blanche et âgée de 16 ans ! Y a-t-il quelqu'un d'autre qui trouve cela suspect ?

Et bien sûr, il y a Machik Labdron, l'ancêtre de toute une lignée et d'un système de pratique au Tibet.

Mais il semble qu'elle ait besoin d'être connectée à un homme, et quelle meilleure façon de le faire que de dire qu'elle était la « consort » de quelqu'un de célèbre ?

Dans ce cas, elle devient connectée à Pha Dampa Sangye, bien qu'il n'y ait presque aucune preuve historique, à part un rituel auquel elle est arrivée en retard et qu'elle a quitté de bonne heure. Et ce n'est pas tout, la connexion doit être avec un homme indien, selon ce que Namkhai Norbu a appelé le complexe d'infériorité tibétain vis-à-vis de tout ce qui est indien. Pour les Tibétains, l'Inde c'est le *Phags pa'i yul*, le Pays des Aryens.

Cela me rappelle quand j'ai été interrogée par le CID indien (Département d'Enquêtes Criminelles) à Calcutta dans les années 1970 parce que je traînais avec des Tibétains. Le thème principal des questions pièges concernait mon sponsor. Si ce n'était pas un mari, un père ou un frère, alors ce devait être le Département d'État américain. J'ai été rapidement expulsée. Et puis il y a les divinités tantriques. Combien de femmes voyons-nous identifiées comme la partenaire (yum dang bcas pa) d'une divinité masculine ? Souvent les partenaires féminines n'ont même pas leur propre nom. La seule compensation sont les rares déesses ou dākinīs qui se trouvent tenir un khatvānga, représentant le mâle. Pourtant, j'ai l'impression qu'il y a une sorte de tentative désespérée de la part des femmes bouddhistes pour trouver une validation dans les symboles anciens, tels que Tārā ou Vajrayoginī, ou dans des doctrines telles que le douteux 14ème vœu tantrique de s'abstenir de dénigrer les femmes. Il semble y avoir une sorte de faim chez les femmes d'aujourd'hui, qui sont à la recherche de modèles ô combien nécessaires, ce qui est le projet ici.

Mais, comme José Cabezón l'a parfaitement déclaré : « Bien plus dangereux que le cheval de Troie, il y a le patriarcat affublé de symboles féminins. » <sup>2</sup>

En tant que traducteurs, traductrices et autrices, je pense que nous pouvons vraiment contribuer à corriger cette vision biaisée. Ce serait rendre service aux lectrices et lecteurs selon moi au moins. Par exemple, je ne pense pas qu'il soit infidèle de dire « Cakrasamvara et Vajravārāhī » au lieu de « Cakrasamvara et sa partenaire » (bde mchoq yum dang bcas pa) ou malhonnête d'étudier soigneusement les histoires des femmes sans attribuer immédiatement une nature sexuelle à leurs relations avec les hommes. Les mots qualifiant les relations ont plusieurs niveaux de sens. Nous ne voulons pas réécrire l'histoire, mais le processus a eu tendance à aller dans un seul sens, alors qu'il peut aller dans les deux sens. Je ne pense pas que rechercher les vraies voix des femmes consiste nécessairement à imposer un féminisme moderne sur des cultures traditionnelles, selon le reproche à la mode actuellement. Nous sommes toutes et tous ici ensemble dans la modernité. Avec tant d'échanges d'idées, il n'y a plus d'Orient et d'Occident, d'ancien et de nouveau. Dissoudre les stéréotypes. Je suis tout à fait sûre que presque tous les Tibétains d'aujourd'hui sont plus calés en technologie que moi. Nous n'avons pas besoin de rechercher désespérément des autrices tibétaines, car elles sont là, comme ma co-présentatrice Tenzin Dickie, que je suis si heureuse d'appeler une collègue, traductrice et enseignante. De plus, j'aimerais exprimer ma gratitude à Sarah Jacoby, Holly Gayley, Padma 'tsho, Dominique Townsend, Joshua Shelton, les Fondations Luce et Tsadra, toutes les autrices réputées réunies ici, et à toutes les autres personnes impliquées dans l'Atelier Lotsawa et le Grand Trésor du Dharma des Dakinis.

# **NOTES**

- 1. Caroline Walker Bynum, "Foreword", Gendered Voices: Medieval Saints and Their Inter-preters, éd. Catherine M. Mooney (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1999), ix.
- 2. José Ignacio Cabezón, "Mother Wisdom, Father Love: Gender-based Imagery in Mahāyāna Buddhist Thought", Buddhism, Sexuality, and Gender (Albany, NY: State University of New York Press, 1992), 189.

# Célébrer les voix des femmes bouddhistes dans la tradition tibétaine

Par Chime Lama

Le 2ème Atelier de traduction Lotsawa, réuni à l'Université Northwestern à Evanston, Illinois, du 13 au 16 octobre 2022, et coorganisé par Sarah Jacoby, Padma 'tsho, Holly Gayley et Dominique Townsend, était une célébration des voix des femmes bouddhistes dans la tradition tibétaine.

Le dialogue d'ouverture du jeudi 13 octobre était animé par Tenzin Dickie et Sarah Harding. Dickie a



parlé de la littérature tibétaine contemporaine à travers le prisme de l'essai tibétain contemporain, évoquant le pouvoir de la vérité tel qu'il est affiché dans la tradition bouddhiste. Cela s'inscrivait dans une discussion sur la parole féminine qui est souvent transmise par code. En effet, le célèbre 33ème roi du Tibet, Songtsen Gampo, aurait reçu un message codé de sa sœur cadette, Semarkar, dont le mariage politique raté avec le roi du Zhangzhung, Liknyashur, n'augurait rien de bon pour le Tibet, incitant peut-être le roi tibétain à envahir et conquérir le Zhangzhung.

La matinée du vendredi 14 octobre a commencé par une table ronde intitulée « Réflexions sur la traduction des vies et enseignements des femmes dans la tradition bouddhiste tibétaine ». Les invitées étaient Karma Lekshe Tsomo, Choela Tenzin Dadon, Ani Choyang, Damchö Diana Finnegan, Janet Gyatso, et la modératrice était Sarah Jacoby. Des sujets importants ont été soulevés au cours de cette discussion, tels que la récente ordination bouddhiste complète de nonnes au Bhoutan, les récits personnels de réception d'enseignements inspirants d'une enseignante bouddhiste tibétaine partagés par Janet Gyatso, et l'héritage vivant de la pratique du *nyungné* de Gelongma Palmo.

Après la session du matin, des groupes de discussion ont eu lieu avec des sujets aussi fascinants que « Voix de femmes dans les textes tibétains » (présentatrices : Sarah Harding, Kelsang Lhamo, Karma Lekshe Tsomo), « Dynamiques de pouvoir dans les dialogues littéraires féminins/masculins » (présentatrices : Holly Gayley, Jue Liang, Sherab Wangmo), et « Traduire les voix issues des marges », (présentatrices : Rekjong, Dominique Townsend, Laura Brueck). Dans « Traduire les voix issues des marges », Rekjong a partagé un poème écrit par la poétesse tibétaine Songchuk Kyi, qui pourrait être comprise comme vivant dans un exil bardo (espace liminal) entre le Tibet et l'Inde. Pour Songchuk Kyi, son état d'exil pourrait entraîner pas tant un déplacement du centre vers la périphérie que la perte complète d'un centre. Laura Brueck a partagé un extrait de l'histoire d'Ajay Navaria, « Yes, Sir », dans laquelle les rôles s'inversent lorsqu'un Indien de caste supérieure se retrouve subordonné à un homme de caste inférieure. Des questions de présentation et de priorité ont été posées : quelle langue a la primauté dans un texte et quelle langue est reléguée en note de bas de page ? Les participants ont discuté des effets de la visibilité sur les peuples marginalisés et de ce qui est échangé grâce à une plus grande médiatisation.

Dans l'après-midi, des sessions d'ateliers ont suivi, au cours desquelles les traducteurs et traductrices ont présenté leurs traductions en cours, recevant des retours experts de leurs lecteurs et des participants. Ce soir-là, toutes et tous se sont retrouvés pour un dîner et une lecture intitulée « Une célébration des écrivaines tibétaines et himalayennes », avec des lectures de Kunzang Choden, Tsering Yangzom Lama, Nyima Tso, Kelsang Lhamo et Tenzin Dickie. La lecture a été animée par Dechen Pemba avec interprétation par Rekjong. La poésie

et la prose étaient partagées en anglais et en tibétain. L'événement a été gracieusement accueilli par l'Alliance tibétaine de Chicago qui a également organisé plusieurs chants et danses tibétains par des enfants tibétains.

Le samedi 15 octobre, Luise von Flotow a présenté la conférence d'ouverture intitulée « Traduction féministe et études de traduction : en flux vers le transnational ». Les participants furent invités à considérer la traduction comme une production plutôt qu'une reproduction. S'écartant de la tradition de la traductrice timide et effacée, les traducteurs et traductrices féministes font preuve d'une approche qui encourage une plus grande liberté et transparence, en décrivant clairement les changements qu'ils apportent à un texte dans la préface et les notes de bas de page. Flotow a raconté comment les Therīgāthā, qui contiennent les récits des premières nonnes bouddhistes, ont été utilisés pour enseigner le féminisme aux étudiants.

Après la table ronde du matin, des groupes de discussion ont eu lieu avec des sujets aussi fascinants que « Voix de femmes dans les textes tibétains » (présentatrices : Sarah Harding, Kelsang Lhamo et Karma Lekshe Tsomo), « Dynamiques de pouvoir dans les dialogues littéraires féminins/masculins » (présentatrices : Holly Gayley, Jue Liang, Sherab Wangmo), « Traduire les voix issues des marges » (présentatrices : Kali Nyima Cape, Julie Regan, Willa Baker). Dans « Symbolisme Yab yum, hétéronormativité et traduction du yoga sexuel », les présentatrices ont commenté la façon dont les textes bouddhistes maintiennent l'androcentrisme. Davantage de voix féminines se font entendre dans ce que Baker décrit comme des histoires de l'ombre, à travers lesquelles les femmes ont la possibilité d'exprimer les expériences qu'elles ont subies dans leurs communautés spirituelles, même si elles sont douloureuses. La question a été posée : une bonne bouddhiste est-t-elle une bouddhiste agréable, quelqu'un qui accepte tout ce que dit le maître ? Regan a présenté plusieurs textes qui offrent une alternative aux couples tantriques, au-delà d'homme et femme.

Samedi après-midi, Padma 'tsho et Sarah Jacoby ont animé « Une conversation sur la traduction du Trésor du Dharma », avec les conseils de l'éditrice principale des volumes, nonne de Larung Gar. Le Grand Trésor du Dharma des Dākinīs (*Mkha' 'gro'i chos mdzod chen mo*) a été publié par l'Ārya Tāre Publishing Committee en 2017 et est une compilation de 52 volumes d'écrits sur les femmes bouddhistes. Après une présentation du Trésor du Dharma, deux enregistrements vidéo ont été partagés avec le public, contenant des messages des éditrices en chef de la collection, qui résident à Larung Gar dans l'est du Tibet. Padma 'tsho et Jacoby ont partagé leur souhait de traduire plusieurs volumes de cette collection et ont accueilli les commentaires des membres du public qui ont l'expérience de tels projets. Samedi soir, les participants se sont réunis pour un partage de ressources afin d'en savoir plus sur le *Treasury of Lives*, le *Buddhist Digital Resource Center*, et d'autres ressources numériques. Un sujet important était le désir d'augmenter le nombre de textes et d'entrées consacrés aux femmes tibétaines.

Le dimanche, dernier jour de l'Atelier, les participantes et participants se sont réunis le matin pour assister à une table ronde sur « Les perspectives littéraires des écrivaines tibétaines et himalayennes ». Les invitées comprenaient Kunzang Choden, Tsering Yangzom Lama, Nyima Tso, Kelsang Lhamo et Tashi Dekyid, animé par Françoise Robin et Tashi Dekyid. Les invitées ont partagé leurs écrits, histoires et perspectives. Nyima Tso de Dharamsala a raconté ses efforts pour publier une anthologie d'écrivaines tibétaines. Nyima Tso et Kuzang Choden, entre autres, ont exprimé leur vif désir de voir davantage de livres pour enfants de bonne qualité en tibétain. Pour cela, a expliqué Tso, il faut y consacrer volontairement plus de temps et d'efforts. L'un des enseignements de cette table ronde est que c'est aux femmes tibétaines

d'écrire au sujet d'autres femmes tibétaines, et de les soutenir. Les femmes tibétaines ont également un rôle majeur à jouer dans la préservation et la perpétuation de la langue tibétaine pour les générations futures.

À la suite de cette table ronde, les derniers groupes de discussion se sont réunis : « Fidélité de la traduction ou intervention » (présentateurs : John Canti, Nancy Lin, Elizabeth Callahan) a abordé la question de savoir quand les traducteurs doivent éliminer la misogynie, l'expliquer, la reproduire ou refuser de la traduire. D'autres groupes se sont concentrés sur « Traduire les écrits de femmes contemporaines » (présentatrices : Somtsobum, Dechen Pemba, Chime Lama) et « Les tropes bouddhistes de la masculinité » (présentateurs : Charlene Makley, Kevin Buckelew, Joshua Shelton). Dans le groupe « Traduire les écrits de femmes contemporaines », Somtsobum a raconté une histoire de Tsedron Kyi, intitulée "a kha kha", qui décrit un mari qui assassine sa première femme et cache son cadavre dans un entrepôt de viande. Comme le veut le destin, le fils né de sa seconde épouse est la réincarnation de son ex-épouse, et expose la tromperie de son père. Des problèmes récurrents au sein de la société tibétaine ont été soulevés et discutés, notamment la misogynie et la violence domestique. Dechen Pemba, rédactrice du forum en ligne High Peaks, Pure Earth (HPPE), a souligné l'importance de soutenir les écrivaines tibétaines, expliquant comment HPPE s'engage à promouvoir et à amplifier la voix des écrivaines tibétaines modernes à travers le monde.

Le 2<sup>ème</sup> Atelier de traduction Lotsawa s'est terminé par un déjeuner et le discours de clôture des organisatrices de l'Atelier. L'événement a réuni des traductrices et traducteurs universitaires orientaux et occidentaux de textes bouddhistes et de littérature tibétaine, des écrivaines de fiction tibétaines contemporaines, et des sympathisantes de ces deux groupes. Les participants ont échangé au sujet de leurs traductions et projets en cours, de leurs réflexions, exprimant parfois des points de vue différents sur les approches de traduction et les croyances féministes. L'atelier a été une excellente occasion de rencontrer et de partager des idées entre pairs éclairés, parmi lesquels de nouveaux projets passionnants pourront voir le jour.

Chime Lama est une écrivaine, traductrice et artiste multigenre tibétaine-américaine basée à New York. Elle est titulaire d'une maîtrise en théologie de l'Université de Chicago et d'une maîtrise en création littéraire de la City University of New York : Brooklyn College. Elle est éditrice en charge de la poésie pour Yeshe : A Journal of Tibetan Literature, Arts and Humanities. Son travail a remporté le prix Himan Brown 2020 en écriture créative, le prix Bonnie Perlsweig 2021 Mintz Award in Editing, et a été présenté dans Exposition Review, The Margins, Stonecoast Review, Street Cake, Volume Poetry, Tribes Magazine, Tricycle et plusieurs anthologies. Sa poésie a été traduite en portugais et a été publiée dans Cadernos de Literatura em Tradução, n. 24 (Notebooks of Literature in Translation), édité par Shelly Bhoil, et traduit par Thiago Ponce de Moraes.

## Réflexions sur la traduction de la vie et des enseignements des femmes

Par Karma Lekshe Tsomo

Le récent Atelier Lotsawa à l'Université Northwestern, près de Chicago, a attiré certains des traductrices, traducteurs et écrivaines contemporaines les plus importants de la littérature tibétaine. L'atelier de deux jours comprenait des tables rondes en plénière, des groupes de discussion, et des groupes de travail sur la traduction.

La première table ronde en plénière a abordé le thème « Traduire les vies et enseignements des femmes dans la tradition bouddhiste



tibétaine ». L'animatrice de l'atelier, Sarah Jacoby, a demandé aux orateurs de réfléchir à ces questions :

- Que signifie pour vous valoriser et respecter les femmes dans la tradition bouddhiste tibétaine ? Pourquoi est-ce important pour vous ?
- En tant que communauté de traductrices et traducteurs qui partageons un intérêt pour les femmes et le genre dans le bouddhisme, que devrions-nous faire ce week-end et plus généralement dans notre travail ? Avez-vous des conseils ou des suggestions pour nous ?
- Pouvez-vous nous parler d'une femme bouddhiste que vous avez rencontrée dans vos recherches ou dans votre vie quotidienne et qui représente ce qui est le plus important pour vous ? Essayez-vous d'incarner son exemple ? Comment faites-vous/devrions-nous faire cela ?
- Comment la traduction d'écrits par et sur des nonnes et femmes laïques bouddhistes a-telle changé notre compréhension du bouddhisme tibétain ?
- En quoi traduire la vie des femmes bouddhistes est-il un projet féministe et en quoi devrait-il l'être ?
- Dans quelle mesure et à quels moments les textes dont nous disposons sur la vie de femmes reflètent-ils une prise de conscience de leur propre condition de femmes ?

Lorsque j'ai réfléchi à ces questions, quelques idées me sont venues. Pour moi, valoriser et respecter les femmes, c'est leur donner la liberté d'exprimer leurs idées et leurs sentiments, de vivre sans peur, et les encourager à atteindre l'éveil. Une communauté de traducteurs peut aider à mettre en lumière les histoires incroyables des femmes. Traduire les écrits des femmes bouddhistes est stimulant et inspirant, et si les traductions des écrits des femmes bouddhistes suscitent la réflexion et sont libérateurs pour les femmes, cela correspond à ma notion du féminisme.

Les réflexions des femmes sur leur vie, dans les textes, incluent souvent des descriptions de leurs limites et de leurs souffrances, certaines priant pour une renaissance masculine ou cédant leur pouvoir aux hommes, tandis que d'autres chantent des vers de réalisation et de liberté. Le plus souvent, les histoires parlent de se libérer elles-mêmes de la souffrance. Dans les biographies qui nous sont parvenues, les femmes désespèrent souvent de la faiblesse des femmes, mais finalement elles transcendent toutes les limitations. La trajectoire typique va d'une aspiration à la libération jusqu'à son accomplissement, en particulier pour les nonnes. Les biographies des femmes sont également didactiques, renforçant les enseignements bouddhistes fondamentaux dans les communautés bouddhistes tibétaines, par exemple : les souffrances d'avoir un corps humain, les louanges à l'enseignant et au Triple Joyau (Bouddha, Dharma et Sangha), et les Cinq Remémorations : nous connaîtrons tous la maladie, la vieillesse, la mort, la séparation et les conséquences de nos actions.

D'une part, nous avons ces histoires inspirantes et ces archétypes d'éveil sous forme féminine, mais d'autre part, nous voyons les réalités des luttes et des souffrances des femmes sur le terrain, y compris le dénigrement, la négligence, la discrimination, les violences domestiques, l'imposition du silence et l'oppression. Les biographies de femmes bouddhistes aident à combler le fossé entre une vision magnifique de l'éveil parfait des femmes et leurs réalités sociales quotidiennes. Nos propres vies peuvent raconter des histoires similaires.

Incarner Gelongma Palmo: L'une des nonnes les plus célèbres de l'histoire religieuse tibétaine est Gelongma Palmo, une princesse nommée Lakśmīnikāra (également Kamala), née dans une famille royale au Cachemire au Xe ou XIe siècle. Il n'y a aucune preuve que Gelongma Palmo ait jamais voyagé au Tibet, et il n'est même pas certain qu'elle ait existé historiquement. Pourtant, elle est devenue très célèbre au Tibet, notamment en tant qu'ancêtre du rituel de jeûne *nyungne* d'Avalokitśvara (tibétain: Chenrezig).



Selon les récits narratifs — littérature biographique, hagiographies et sources orales — la princesse était d'une beauté exceptionnelle, de sorte que des rois et dignitaires la demandaient en mariage, mais elle refusait, disant que si elle en épousait un, les autres seraient malheureux. Au lieu de cela, comme Bouddha Śākyamuni, elle renonça à sa vie de luxe dans le palais et devint une nonne, une enseignante du Dharma renommée, et l'abbesse d'un grand monastère de plusieurs centaines de moines.

Malheureusement, à l'âge de 25 (ou peut-être 15) ans, elle contracta la lèpre et fut expulsée de son monastère. Pendant des années, elle endura de grandes douleurs, fut défigurée et méprisée, et fit face à de nombreuses difficultés tandis qu'elle vivait dans la forêt avec une compagne solitaire, Sampelma. Un jour, après avoir perdu ses orteils, ses doigts et sa main droite, et faisant l'expérience d'une profonde souffrance physique et psychologique, elle eut une puissante vision d'Avalokitesvara, le bodhisattva de compassion aux mille bras, qui lui transmit la pratique du jeûne *nyungne*. Après qu'elle se fut engagée assidûment dans la pratique avec une grande détermination et dévotion, sa lèpre fut guérie et ses membres restaurés.

Nyungne est une pratique dévotionnelle qui se concentre sur le bodhisattva de la compassion, Avalokiteśvara (Chenrezig), sous sa forme à 1000 bras et 11 têtes pour voir les souffrances des êtres sensibles. La pratique du nyungne de deux jours consiste à prendre huit préceptes avec une forte motivation de bodhicitta, et à réciter continuellement le texte, avec des visualisations, des prosternations, en alternant jeûne et silence un jour sur deux. Bien que le nyungne puisse être entrepris par n'importe qui, homme ou femme, les femmes sont particulièrement attirées et dévouées à la pratique. De nombreuses villes et villages de l'Himalaya ont des temples spéciaux dédiés au nyungne, et des femmes dans tout le Bhoutan, la Mongolie, le Népal, les républiques bouddhistes de Russie et dans le monde entier se réunissent périodiquement pour le nyungne, en particulier pendant le quatrième mois lunaire (Saga Dawa) qui commémore la naissance, la mort et l'éveil du Bouddha.

L'une des raisons pour lesquelles le *nyungne* est particulièrement populaire parmi les femmes des cultures bouddhistes himalayennes est qu'il peut être pratiqué indépendamment, en petits groupes, dans des maisons ou des temples de village, en dehors des institutions religieuses dominées par les hommes. Les femmes bouddhistes pratiquantes semblent apprécier la liberté d'organiser leurs propres activités en solidarité avec des amies spirituelles.

## Machig Labdron tranche le narcissisme

Une autre pratique populaire parmi les femmes des cultures bouddhistes himalayennes est le *chöd* (littéralement, « couper à travers »), fondé par Machig Labdron aux XIe et XIIe siècles. Enfant, Machig Labdron était réputée pour réciter les textes de la Prajñāpāramitā à une vitesse

vertigineuse, et ses enseignements sont fermement ancrés dans cette tradition de Perfection de la Sagesse.<sup>1</sup> La pratique réussie du *chöd* implique et engendre une compréhension des enseignements clés du bouddhisme, dont la perfection de la générosité, la stupidité du narcissisme, la sagesse qui comprend la vacuité, la pure nature lumineuse de l'esprit et l'aspiration altruiste à l'éveil qui est profondément engagée à libérer tous les êtres de la souffrance.<sup>2</sup>

La pratique du *chöd* est un moyen particulièrement efficace de pratiquer la générosité, car elle implique de donner des parties de notre propre corps, notre bien le plus cher. Alors que nous



visualisons le don de nos parties du corps au profit des êtres sensibles, nous commençons à saper notre attachement au soi et notre narcissisme, les plus grands obstacles à l'éveil. Le chöd offre un aperçu des trois caractéristiques de l'existence - la souffrance, le changement et le non-soi. La pratique anticipe le démembrement physique et la dissolution qui nous attend toutes et tous au moment de la mort. En offrant le corps comme nourriture aux êtres sensibles nécessiteux et avides, nous développons un détachement et une profonde compassion pour les autres. En abandonnant les idées fausses sur le soi, nous tranchons l'attachement au soi et surmontons toutes les peurs. En tranchant le narcissisme, nous générons une compassion impartiale pour tous les êtres sensibles. En surmontant l'attachement au soi et le narcissisme, nous émergeons du sommeil de l'ignorance et nous nous éveillons.

Bien que Machig Labdron ait vécu il y a près de mille ans dans le milieu culturel unique du Tibet, ses enseignements sur le *chöd* et son exemple en tant que femme de réalisation ont toujours une signification particulière pour les femmes dans les cultures du monde entier.<sup>3</sup> Aujourd'hui, à une époque de grand éveil pour les femmes, comprendre les fondements philosophiques de cette pratique libératrice peut nous aider à apprécier la profondeur de sa sagesse. Je trouve son exemple de femme philosophe exaltant.

La pratique du *chöd* est née avec Machig Labdron, une femme, mais cela ne veut pas dire que *chöd* est exclusivement réservé aux femmes. Comme le rituel du jeûne *nyungne*, le *chöd* peut être pratiqué par tous. Néanmoins, il est indéniable que les femmes sont des pratiquantes enthousiastes et hautement accomplies du *chöd* et du *nyungne*, qui sont les piliers de la pratique bouddhiste partout où les traditions bouddhistes tibétaines sont présentes, de l'Inde à la Sibérie, de la Kalmoukie à Pékin, et dans le monde entier.

#### Lopönma Paldrön du Bhoutan

Jamyang Chödrön, dite Lopönma Paldrön, née au Bhoutan en 1926, était une célèbre pratiquante récente de *nyungne*. Elle étudia le *pecha* en privé et était une poétesse douée. Elle termina *ngön dro* à l'âge de 13 ans et fit deux retraites de trois ans près de Talo dans le district de Punakha. Du fait de son excellente pratique et de son érudition, elle devint l'abbesse (*lopönma*) du monastère Jachung Karmo quand elle eut 25 ans. Elle accomplit 1000 *nyungne* de deux jours, la pratique du jeûne de Chenrezig à 1000 bras transmise par Gelongma Palmo.

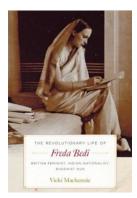
Un certain nombre d'événements miraculeux sont attribués à Lopönma Paldrön. Pendant dix ans, de 1976 à 1986, elle médita dans divers sites sacrés, dans des grottes et des lieux de crémation. Elle fut ensuite de nouveau nommée abbesse du monastère Jachung Karmo, poste

qu'elle occupa jusqu'à sa mort en 1997, à l'âge de 81 ans. Un stupa abritant ses reliques a été construit au monastère.

Une nonne qui a séjourné à Jachung Karmo quand Lopönma Paldrön était abbesse se souvient d'elle comme étant extrêmement gentille et entièrement dévouée à Chenrezig. Même lorsqu'elle était très âgée, elle pratiquait le *nyungne* exactement comme les jeunes nonnes. Elle n'abrégeait jamais les prières de nyungne mais les récitait toujours complètement, avec amour et un vif intérêt. Son *tulkou* (renaissance reconnue) n'a pas encore été retrouvé.

# La révolutionnaire Karma Kechog Palme

Une autre érudite-pratiquante extraordinaire du XXe siècle était Freda Bedi, mieux connue en tant que femme anglaise traductrice de culture, d'idéaux politiques et de textes bouddhistes. Pendant ses études à Oxford, elle rencontra et épousa un étudiant indien, et devint active dans le mouvement pour l'indépendance de l'Inde. Après s'être installée en Inde, elle poursuivit son engagement, travaillant pour le changement social, la réforme de l'éducation et la justice de genre, à la fois au niveau local et dans les couloirs du pouvoir politique, tout en élevant une famille.



Lorsque des milliers de Tibétains commencèrent à affluer en Inde après 1959, fuyant l'invasion communiste chinoise de leur pays, elle devint l'une des principales défenseures des réfugiés. Parmi eux se trouvaient un certain nombre de lamas savants qui avaient réussi à s'échapper et vivaient dans des conditions très précaires, dispersés dans toute l'Inde. Elle fonda le Young Lamas Home School College à Dalhousie pour aider à former la prochaine génération d'enseignants bouddhistes tibétains, dont Chogyam Trungpa. Elle rencontra son enseignant, le Gyalwa Karmapa, à Rumtek, au Sikkim, où elle devint nonne en 1966, recevant de lui le nom de Karma Tsultrim Kechog Palmo. À Rumtek, elle poursuivait ses activités caritatives, traduisait des textes bouddhiques et partait périodiquement en retraite.

En 1972, avec la bénédiction et les encouragements du Gyalwa Karmapa, Kechog Palmo se rendit à Hong Kong, où elle reçut l'ordination de bhiksuni au temple Miu Fat. De ce fait, elle devint officiellement la première nonne à être pleinement ordonnée dans la tradition tibétaine, ouvrant la voie à des centaines d'autres qui allaient suivre. Après son ordination complète, elle donna des enseignements et des initiations à des étudiantes et étudiants du monde entier, en particulier en Afrique du Sud et en Californie. En 1995, à l'âge de 16 ans, Jamyang Dolma Lama, fille de Bero Khyentse Rinpoché, fut reconnue comme sa réincarnation.4

## Ce qui est en jeu

Les quatre religieuses décrites ici ont toutes marqué l'histoire des femmes bouddhistes de manière unique et significative, envers et contre tous. Dans les sociétés bouddhistes, les femmes ont été exclues des institutions où la philosophie et les rituels bouddhistes étaient enseignés, et elles n'avaient que très peu d'opportunités pour une quelconque éducation formelle. Non seulement elles n'avaient pas accès à une éducation bouddhiste formelle, mais la plupart des femmes n'avaient pas accès à une éducation laïque, ni même à l'alphabétisation. Pour souligner l'évidence, sans accès à l'alphabétisation, les femmes avaient peu de possibilités d'études approfondies, devenaient rarement des enseignantes largement reconnues et étaient effectivement effacées de larges pans de l'histoire. Aujourd'hui, les obstacles à l'éducation laïque de base pour les filles sont en train d'être supprimés, et des

progrès sont réalisés dans de nombreux coins du monde bouddhiste pour ouvrir également l'accès à l'enseignement bouddhiste. Les accomplissements des nonnes de tradition tibétaine en termes de maîtrise des textes les plus difficiles de la philosophie bouddhiste sont publiquement reconnus et les femmes bouddhistes, tant laïques qu'ordonnées, deviennent traductrices et écrivaines.

Pour les femmes, les enjeux sont énormes. Comme l'a clairement montré le récent Atelier Lotsawa, les avantages de l'éducation se manifestent dans tous les aspects de la vie des femmes. Non seulement les femmes peuvent lire et traduire les histoires de vie des femmes et les enseignements préservés dans la tradition bouddhiste tibétaine, mais elles peuvent aussi écrire leurs propres histoires, franchir des barrières et inspirer les autres par leur courage, leur compassion et leur sagesse.

## **NOTES**

- 1. Machik Labdrön (trad. Sarah Harding), Machik's Complete Explanation: Clarifying the Meaning of Chöd: A Complete Explanation of Casting Out the Body as Food (Ithaca, NY: Snow Lion, 2003).
- 2. Une source utile pour comprendre la vacuité est Echoes of Voidness, de Guéshé Rabten (Boston: Wisdom Publications, 1983). Pour comprendre l'esprit, voir Lati Rinbochay et Elizabeth Napper, Mind in Tibetan Buddhism (Ithaca, NY: Snow Lion Publication, 1980). Pour comprendre la générosité, voir Ellison Banks Findly, Dāna: Giving and Getting in Pali Buddhism (Delhi: Motilal Banarsidass, 2003). Pour comprendre l'aspiration altruiste à l'illumination, voir Losang Gyatso, Bodhicitta: Cultivating the Compassionate Mind of Enlightenment (Ithaca, NY: Snow Lion Publication, 1997).
- 3. Janet Gyatso discute de l'attribution du *chöd* à Machig Labdron dans « The Development of the Gcod [*chöd*] Tradition », Soundings in Tibetan Civilization (New Delhi : Manuhar, 1985), 320–41.
- 4. Vicki Mackenzie, *The Revolutionary Life of Freda Bedi: British Feminist, Indian Nationalist, Buddhist Nun* (Boulder: Shambhala Publications, 2017), 178.



Articles du Newsletter Hiver 2022, Atelier Lotsawa (Atelier de Traduction)

Vol. 31 de Sakyadhita International : <a href="https://www.sakyadhita.org/resources/newsletters">https://www.sakyadhita.org/resources/newsletters</a>

Traduit de l'anglais par Vén. Fred Cittaguno